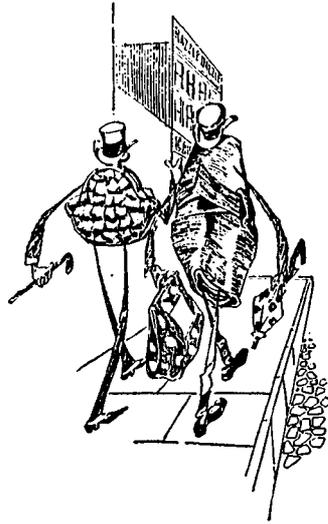


LE PORTEFEUILLE DE CAMPAGNE ET LA BOURSE DE VILLE



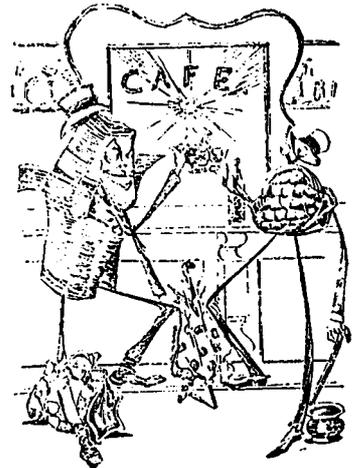
I
La rencontre.



II
— Pardon, dit la petite bourse, je vais vous aider, c'est trop lourd.



III
— Juste une larme en passant.



IV
— Allons ! La dernière !

TOC ! TOC ! TOC !

Chaque matin, en attendant l'heure du déjeuner, j'allais m'asseoir à l'entrée de cette sablière abandonnée.

On voyait sur le sable orange et rouge courir de petits lézards furtifs qui luisaient et disparaissaient comme des filets.

De gros scarabées bleus se promenaient sur des chemins escarpés et, de temps en temps, dégringolants, entraînant avec eux de minuscules avalanches.

Je prenais un grand intérêt aux jeux des lézards et aux excursions périlleuses de ces insectes maladroits.

Les lézards passaient leur temps à se poursuivre et à gober des mouches.

Mais j'ignore quel pouvait être le but de ces scarabées qui suivaient des routes impraticables et dégringolaient tout le temps. Peut-être prenaient-ils plaisir à rouler ainsi, n'ayant pas de montagnes russes.

J'avais choisi cet endroit parce qu'il était solitaire et bien abrité.

Jamais un coup de vent. Je me chauffais là des heures entières au bon soleil d'octobre, en fumant des pipes interminables.

Je ne sais rien de plus joli que la fumée des pipes qui se joue dans le soleil.

Parfois, j'apportais un livre et je lisais tranquillement.

Jamais personne.

Pourtant, un jour, à ma grande surprise, j'entendis un bruit de pas.

Une vieille passa, toute ridée et toute recroquevillée, puis une vache blanche et rousse balançant mollement la tête, puis un âne, un joli petit âne gris qui trottnait joyeusement.

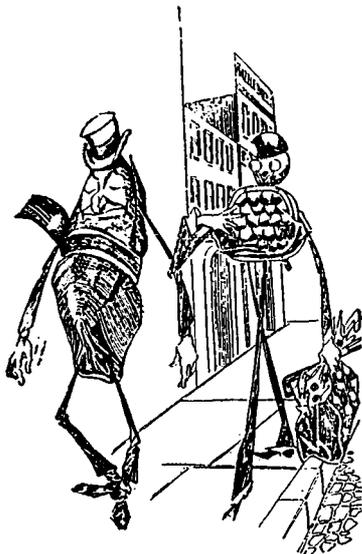
PREUVE IRREFUTABLE



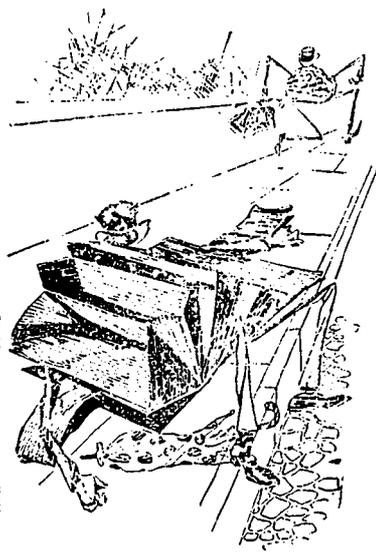
Toto. — Nous déménageons la semaine prochaine ?

Lolo. — Oui ; mais qui te l'a dit ?

Toto. — Maman me laisse casser tout ce que je veux dans la maison.



V
Parti pour la gloire.



VI
Mais parti aussi pour le ride. Quant à l'autre, parti pour tout de bon.

Puis une petite fille blonde avec de grands yeux.

Je ne sais pourquoi, mais cette petite fille me parut étrange et je me mis à lui faire mille grimaces, montrant le ciel, tirant la langue, fermant les yeux, gonflant les joues, m'évertuant à trouver les gestes les plus drôles, les attitudes les plus imprévues.

La petite fille se retourna, me regardant avec la curiosité sournoise des paysans, et lentement, la main à sa bouche, elle se mit à marcher à reculons.

Je continuai. Elle ne pouvait détacher son regard de moi. Et je ne cessai mes signaux que lorsqu'elle eut disparu au tournant du chemin.

A dater de ce jour, ils repassèrent tous les matins, toujours dans le même ordre, la vieille, toute chenue, la vache pensive, le petit âne jovial et la petite fille étonnée.

Et chaque jour je recommençai mes grimaces, m'efforçant d'être toujours plus extravagant.

Que devait penser de moi cette petite fille avec ses grands yeux de spinx ?

Un beau matin, le soleil disparut ; les pluies commencèrent et je ne vis plus la vieille, ni la vache, ni l'âne, ni la petite fille.

J'en ressentis une grande tristesse. Des semaines et des semaines passèrent. Je ne pouvais pas les oublier.

Ce fut qu'au bout de bien des mois que je me fis à l'habitude de ne plus les voir. Et puis, peu à peu, je n'y pensai plus.

Plusieurs printemps et plusieurs hivers se succédèrent. Je n'y pensai plus du tout.

Or, un jour, vers la fin d'octobre, je me chauffais au dernier soleil d'automne dans les Champs-Élysées, lorsqu'une femme descendit de voiture près de moi. Elle était magnifiquement vêtue.

Je ne sais pourquoi, mais ses yeux me troublèrent.

Cette femme qui semblait me reconnaître passa près de moi, me regarda longuement, puis se mit à me tirer la langue en me montrant le ciel en faisant des gestes incohérents.

Où l'avais-je vue ? Pourquoi cette mimique ?

Je voulus lui parler, mais aussitôt elle remonta en voiture et partit.

Longtemps, je la vis se pencher à la portière et me tirer la langue, en fermant les yeux.

Alors je me rappelai la petite fille, et le petit âne gris, la vache et la pauvre vieille.

Il me sembla même voir la vieille, plus vieille et plus recroquevillée, courir et galoper derrière la voiture avec le petit âne gris et la vache.

Et cette fois je sentis que jamais plus je ne les oublierais.

* *

Ayant ainsi parlé, le fou prit sur sa table une boîte de jouets en bois blanc qu'il frappa légèrement du doigt. Cela fit un bruit sec : toc ! toc ! toc !

Le fou eut un sourire triste, me montra son front et frappa de nouveau la boîte. Cela fit encore toc ! toc ! toc !

— Toc ! toc ! répéta le fou, en indiquant sa tête chauve.

La boîte fleurait une bonne odeur de sapin. Il l'ouvrit, et en sortit quelques jouets grossièrement sculptés et d'un coloris naïf.

Il les disposa à la queue leu leu, et, se reculant pour mieux les voir, il me les montra en ricanant.

C'étaient la vieille femme, la vache blanche, l'âne et la petite fille dont il m'avait parlé.

GEORGE AURIOL.

UNE SURPRISE



Cousin Georges. — Pardon, mes chères ; mais je me proposais de saluer moi-même cette dame.